

## UN TYPE D'ABRUTI.

(Suite)

Aristide répéta gravement :  
 « J'ai découvert ce qu'est l'amour. Savez-vous ce que c'est ? Une immense curiosité, rien de plus. Si les femmes se cachaient le nez, on mourrait d'envie de voir le nez ; on ferait des déclarations d'amour à leur nez ; on leur demanderait en pleurant de se laisser baiser le bout du nez ; on ferait tout cela parcequ'elle le tiendrait caché. Il est donc vrai que nous n'aimons dans les femmes que ce qu'elles dérobent à notre curiosité. L'amour lui-même n'est donc qu'une curiosité vague, immense... Mais voici pourquoi je vous dit tout cela en robe de chambre perse, en bonnet de coton et en pantoufles amarantes. Si je suis destiné à être ce que fut le doge Carnaro... »

— Polisson ! murmura Mme. la marquise de Neuville.

— Si je suis destiné à cela, je ne le serai que par le fait de l'un de vous. Je vois ici tous ceux avec lesquels il est de raison que je passe ma vie, et particulièrement ma jeunesse. Si je dois être Marino Faliero, le futur amant de ma femme est assurément parmi vous.

— C'est fièrement ronde-bosse ! disait toujours Lacervoise.

— Polisson ! polisson ! cria cette fois Mme. de Neuville. Vous êtes un gueux de parler ainsi de votre femme devant le monde ; oui, un gueux, un maçant, un pied-plat, un Froissart, c'est tout dire, s'écria Mme. de Neuville. Monsieur le marquis, justice de cet insolent. »

Le marquis dormait.

### SIX MOIS DE LA VIE DE FROISSART EN MÉNAGE

Nous avons donné, en commençant l'histoire d'Aristide Froissart, la description de sa cave ; il ne révéla pas moins la tournure de son caractère dans la destination qu'il affecta à d'autres pièces du vaste hôtel du faubourg Saint-Honoré.



TARTE CHERCHANT DES IDÉES.

TARTE. — Que puis-je inventer en fait de mensonge que je n'aie pas dit ? Quant à la religion, je n'en parle plus. *je suis trop connu.*

La salle à manger devint un estaminet décoré dans le goût de celui du *Phénix*, et le salon de réception une salle de billard. On lut sur chaque porte : *Ici l'on peut fumer.*

Enfin, sa belle maison, à l'architecture vénérable, cessa d'être hôtel pour se transformer en un restaurant et en un café. Le maître de ces divers établissements, ce fut lui, Aristide Froissart.

Et quelle vie il mena !

« Ma petite, dit-il à Adeline quelques jours après son mariage, j'ai assez vécu de privations pendant ce qu'on appelle le printemps de la vie, je prétends me dédommager. Voux-tu te laisser être heureuse avec moi ? Cela dépend de toi. Si tu étais la femme d'un artiste, on dirait de moi : C'est un rêveur, il ne s'occupe jamais que de ses ouvrages. Si tu étais la femme d'un négociant, on changerait de thème, on dirait :

Pourvu qu'il gagne de l'argent, il est satisfait, sa femme est son moindre souci. Je n'ai, grâce au ciel, aucune profession, et j'aime tous les plaisirs. Si tu consens à les partager, je ferai de toi un joyeux compagnon. Je t'ai dit la carte, choisis. »

Sans attendre la réponse d'Adeline, Froissart avait divisé les jours de la semaine en diners et en réceptions qu'elle présiderait.

On entra dans la saison d'hiver ; Froissart mit à exécution son plan d'existence.

Depuis cinq heures du soir jusqu'à trois heures du matin, ses salons ne désespèrent pas.

Ce joyeux monstre-là forçait son pauvre beau-père et sa très-hargneuse belle-mère à tenir table au delà des forces humaines et à boire jusqu'à extinction. Au dessert, il obligeait le vieux marquis à chanter, et, à l'insu de la marquise, il la couronnait de fleurs ;

Enfin, la liberté établie par Aristide chez lui engendra une telle licence, qu'un jour Adeline lui dit toute émue :  
 « Mon ami, je suis forcé de vous faire une confidence. »

— Quelle confidence ?

— La vie que nous menons...

— Attendez que j'allume un cigare, ce sera peut-être long.

— La vie que nous menons... recommença Adeline.

— Est-ce que cela regarde quelqu'un ?

— Ces diners tous les jours...

Est-ce qu'on s'en plaint ? J'ai pour chef de cuisine le meilleur élève de Carême.

— Ces soirées sont sans cesse renouvelées...

— On s'y amuse, il me semble ; musique, danses, souper.

— Mon Dieu ! vous ne me comprenez pas.

— Non, je te l'avoue.

— Tous ces jeunes gens que vous invitez...

— Eh bien ! ce sont des viveurs comme moi. Ne les trouves-tu pas assez gais ?

— Ils le sont trop, mon ami.

— Trop ? Comment l'entends-tu ?

— Quelquefois...souvent ils se permettent...

— De briser un fauteuil, quelques porcelaines, une glace. Ce sont là les profits de la joie.

— Ils se permettent autre chose.

— Quoi donc ?

— Des propos...

— Ris-en, ou fais semblant de ne pas les entendre. Et quand tu les entends ?...

— Quoi ! c'est ainsi que vous prenez la chose ? presque avec joie ?

— Avec une joie entière, répliqua Froissart.

Adeline baissa la tête et rougit.

C'est affreux, pensa Adeline, qui se rappela involontairement aussi en ce moment le langage si indifférent que lui avait tenu Octave de Villa-Réal, langage ardent, délicat et plein de cette